

The background of the book cover is a deep teal or dark blue night sky filled with numerous small, bright white stars. A faint, thin white line, possibly a comet or a meteor, streaks across the middle of the sky. At the bottom of the image, there is a dark silhouette of a forest of evergreen trees.

Tiphaine Viette

*Les
Sourcières*

AUTO-PUBLIÉ SUR [LIBRINOVA.COM](https://www.librinoa.com)

AUTO-PUBLIÉ SUR [LIBRINOVA.COM](https://www.librinoa.com)

Tiphaine Viète

Les Sourcières

© Tiphaine Viette, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1626-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

De nos jours...

La petite fille ramassait des mûres le long du chemin sableux bordé de fougères et de bruyères en fleur. Les rayons du soleil couchant éclairaient ses cheveux roux et bouclés, et sa bouche rieuse et tâchée de jus mauve dégoulinait sur une fossette gracieuse.

« Rosalie ! Où es-tu Rosalie ?

L'enfant releva la tête et huma l'air en direction de la voix qui venait d'interrompre sa dégustation ravie des baies gorgées de sucre.

— Je suis là Mamie !

La petite fille souleva son panier avec difficulté, tant il était rempli de fruits et de fleurs sauvages. Elle revint sur ses pas, remontant le chemin encadré de hauts pins, jusqu'à apercevoir le moulin et la maison blanche à colombages.

— Ah, te voilà ! Je vois que tu as fait une bonne cueillette... et que tu t'es bien régalée.

— J'ai mangé mon dessert, dit la fillette d'un air espiègle et montrant ses mains collantes.

— Allez on va rentrer. Il commence à faire frisquet dehors.

— Oh non, Mamie ! On peut rester encore un peu, dis ?

Attendrie par les yeux suppliants de sa petite-fille et ses joues rondes recouvertes de tâches violettes, la vieille dame lui lança un regard à la fois mécontent et amusé.

— Et que veux-tu faire encore dehors à cette heure ? Il va bientôt faire nuit, dit-elle en essuyant le visage sali de l'enfant.

— On peut aller s'asseoir un peu sous le chêne, et tu me raconteras une histoire ?

— Tu ne veux pas aller à l'intérieur ? Papi t'attend pour jouer aux cartes.

— Je préfère que tu me racontes d'abord une histoire ! Et puis dehors, c'est mieux, je peux entendre les oiseaux se dire bonne nuit et les grillons chuchoter des secrets.

La dernière phrase fit sourire la grand-mère, qui avait veillé à nourrir l'imagination de la fillette en lui racontant les histoires et les légendes de la Lande. Alors elle prit le panier rempli de mûres et de fleurs de callunes dans une main et entraîna sa petite-fille à s'asseoir avec elle sous le grand chêne.

Il faisait encore bon pour cette fin d'été. Le soleil bas sur l'horizon perçait à travers les pins dorés, et éclairait leur écorce d'une lueur fauve. La grand-mère inspira l'air chargé de l'odeur de bois, de sable et de sel apporté par le vent venant de l'océan.

— Tu peux me raconter la légende du Pont du Diable ? Ou celle de la Fontaine aux fées ? demanda la petite-fille avec empressement.

La grand-mère fit mine de réfléchir.

— Je crois plutôt que je vais te raconter la légende du Braou.

— Le Braou ? Tu veux dire la légende d'ici ? C'est le nom de l'endroit où tu habites, toi et Papi.

— Oui la légende d'ici, répondit la vieille dame d'un air sérieux, ce qui fit s'entrouvrir légèrement les lèvres de la fillette et agrandir ses yeux d'étonnement.

Reprenant une grande inspiration, la grand-mère regarda vers la cime du grand chêne et commença son histoire.

— Tu sais, je n'ai pas toujours été âgée. Avant d'être gris, mes cheveux étaient d'un beau noir de jais, et mes mains n'étaient pas si frêles et ridées.

La petite-fille dévisagea son aïeule, comme si elle tentait de se l'imaginer sans le passage des ans.

— Quand j'avais un peu plus que ton âge, je suis venue vivre au Braou, à la ferme de mes grands-parents.

— Tu n'avais plus de maison à toi ? l'interrompit la petite fille.

— Si, j'en avais une. Mais je n'avais plus de maman, et mon papa était parti à la guerre.

Cette information attrista l'enfant. Sans s'appesantir, la grand-mère poursuivit :

— J'étais déjà venue ici pendant les grandes vacances, mais jamais pour y habiter durablement. J'étais très heureuse, car j'adorais cet endroit ! J'aimais beaucoup me baigner dans la rivière avec mon amie Madeleine ou courir à travers la pinède au soleil couchant.

— Comme moi ! plaisanta la fillette.

— Mais un jour, comme tu l'apprendras plus tard à l'école, la guerre est arrivée. Et je suis venue m'installer ici pour de bon. Un beau matin, un homme portant une affreuse cravate jaune a débarqué. Il a dit à mon Papè que nous devions quitter la maison !

— Hein ? Mais pourquoi ?

— Pour y céder la place à des soldats ennemis...

— Mais il n'avait pas le droit, c'était chez toi ici !

— Eh oui... J'étais très en colère. Quitter mon petit paradis ? Jamais ! En plus, mon chat Lulu avait disparu, il était donc hors de question de partir d'ici avant de l'avoir retrouvé. Alors je ne sais pas trop bien ce qui m'a pris...

La petite-fille retint son souffle.

— ... J'ai écrit une lettre.

— Une lettre ? demanda l'enfant en fronçant les sourcils.

— Tu sais, une simple lettre peut bouleverser une existence entière !

Mais la fillette, plus familière avec les écrans tactiles qu'avec les lettres manuscrites, haussa les épaules d'un air dubitatif et laissa sa grand-mère continuer son récit.

— J'ai dérobé un petit carnet et un crayon dont ma Mamè ne se servait jamais. J'ai écrit sur le papier les mots que mon cœur empli de colère ne pouvait prononcer. Le crayon devint mon allié et le carnet mon confident. Après quoi j'ai

brûlé la lettre avec les allumettes que j'avais chipé à mon Papè !

La fillette gloussa.

— J'ai jeté les cendres dans le torrent, et je les ai regardées tourbillonner dans l'eau claire aux reflets dorés. Et puis je suis rentrée.

— Et c'est tout ? demanda la petite-fille d'un air presque déçu.

— Oh non... fit la grand-mère en lui adressant un regard malicieux. Le lendemain matin, en allant chercher le courrier, j'ai découvert une singulière enveloppe toute verte qui m'était destinée. Mon adresse avait été écrite d'une manière étrange : « Louise Brémont, Chemin des Grands Pins dans les Landes, sur la septième planète après la nébuleuse de Madian ». Aucun doute, c'était pour moi !

— Mais c'est bizarre ça ! Elle était de qui, cette lettre ?

— Je vais te dire exactement ce qui était écrit dedans.

La grand-mère sortit de sa poche un papier un peu vieilli, de la même couleur vert tendre que les feuilles du chêne au printemps. La petite-fille ouvrit des yeux ronds. Ravie de son effet, la vieille dame décacheta l'enveloppe et proposa à la fillette de lire elle-même la lettre à voix haute. Troublée, celle-ci la prit avec précaution, et commença à lire à un rythme hésitant :

Bonjour Louise,

Je m'appelle Laliarie. Je comprends très bien le choc que tu as dû ressentir. Moi aussi j'ai dû quitter ma maison. J'habitais sur une petite planète à l'agonie, alors je suis partie. C'est une profonde violence que d'abandonner une part de son âme d'enfant sur une terre que l'on ne reverra sans doute jamais. À présent, je vis chez mon oncle et ma tante, à environ quinze années lumières de ma planète d'origine. Ils sont très gentils avec moi, mais je ne peux pas m'empêcher de regretter l'endroit qui m'a vu naître.

Si tu veux, nous pourrions correspondre ?

À très bientôt Louise Brémont !

J'espère devenir ton amie !

Laliarie

— C'est très bien, tu as bien lu, la félicita la grand-mère.

L'enfant, rougissante de plaisir, lui rendit la lettre.

— Mais Mamie, c'est vrai tout ça ? Tu l'as crue ?

— Eh bien, autant te dire que j'étais sacrément abasourdie... Mais oui, je l'ai crue. Je lui ai même répondu !

Ouvrant des yeux émerveillés, la petite fille se redressa.

— Alors tu as reçu d'autres messages de Laliarie ?

— Oh oui, beaucoup d'autres...

— Je peux les voir dis, je peux les voir ? S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît ?

Son entrain fit rire la grand-mère qui, soudain redevenue sérieuse, répondit :

— Non, car ce sont des secrets.

Les traits de la petite-fille s'affaissèrent, ses épaules retombèrent. Sa déception n'avait d'égal que son incompréhension, qui semblait totale.

— Je t'en ai montré un, à présent c'est à toi de trouver les tiens...

— De trouver mes secrets à moi ?

Le menton de l'enfant s'était mis à trembler.

— Mais Mamie, on ne reçoit plus de lettres aujourd'hui... Comment je vais faire pour dire à Laliarie de m'envoyer des emails ?

— Je suis sûre que tu trouveras un moyen...

La fillette se leva pour regarder le ciel, désormais sombre. Le soleil avait plongé derrière la forêt de pins, laissant la place aux premières étoiles. La vieille dame qui fut autrefois la jeune Louise Brémont esquaissa un sourire, se leva à son tour et alla rejoindre sa petite-fille. Le mystère de la nuit tombait sur la lande. L'air vibrait des secrets du passé, à cette heure où l'intangible se révèle si l'on

sait écouter. Elles restèrent là un moment, à humer les effluves de résine et de bruyère en fleur soulevées par une légère brise. Une chouette hulula au loin. Alors la grand-mère se baissa de façon à plonger son regard bleu dans celui de la petite fille.

— Promets-moi une chose, *ninoute*.

Comprenant la solennité de l’instant, l’enfant la regardait gravement.

— Quand tu te sentiras triste ou seule, n’oublie jamais de regarder les étoiles. Elles ont toutes les réponses.

Et elle ajouta d’une voix où vibrait l’émotion :

— Elles sont les portes du futur ».

Chapitre un

*

La fille de la sorcière

Cinquante ans plus tôt...

Louise courait le long du chemin des grands pins, ses cheveux noirs et courts volant dans le vent frais du soir. Elle voulait envoyer sa seconde lettre à Laliarie, exactement de la même façon que la première. Il avait fallu pour cela qu'elle dérobe les allumettes de son grand-père sans qu'il ne s'en rende compte : une tâche plutôt ardue, puisqu'il fumait sa pipe après le souper. De plus, la venue de l'automne raccourcissait les jours, et elle n'avait que très peu de temps pour courir jusqu'à la rivière. Elle avait aussi dû emprunter le carnet de sa grand-mère sans que cela n'éveille les soupçons, et décida donc de conserver le tout, par mesure de commodité.

Le soleil envoyait ses derniers rayons dans un ciel qui se parait d'ocres. Il fallait faire vite ! Elle avait rédigé la missive le matin-même, après une nuit à classer les questions par ordre de priorité dans sa tête en ébullition. Elle avait écrit sur l'enveloppe : « *Laliarie, sur une planète quelque part dans l'Univers* », n'en sachant pas davantage quant à son adresse. Mais si la première lettre lui était parvenue, il n'y avait aucune raison qu'il n'en fut pas le cas pour la seconde ! Comme pour la première fois, la jeune fille la plia, la brûla au-dessus du torrent, ne la lâchant que lorsque les flammèches menaçaient d'attraper ses doigts. Voilà, c'était fait ! Mais comment des cendres pouvaient-elles transmettre un message ?

Cela ressemble à l'un des tours de Madeleine et Jehanne, se dit-elle. L'adolescente se dépêcha ensuite de regagner le sentier avant de se faire prendre par l'obscurité ou – pire – les Cafards. Ces derniers avaient amené la guerre avec eux, la haine en bandoulière. Elle les surnommait ainsi à cause de leurs uniformes toujours sombres – un casque noir et des vêtements marron, et à leur propension à piller toutes les réserves de nourriture. Louise les voyait souvent depuis le début de la guerre. Ils aimaient parader dans les ruelles pavées du